

Présentation

Ottawa : penser la ville

Linda Cardinal, Anne Gilbert and Lucie Hotte

Number 34, Fall 2012

Ottawa : penser la ville

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1023778ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1023778ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Cardinal, L., Gilbert, A. & Hotte, L. (2012). Présentation : Ottawa : penser la ville. *Francophonies d'Amérique*, (34), 9–14. <https://doi.org/10.7202/1023778ar>

Présentation
Ottawa : penser la ville

FRANCOPHONIES
D'AMÉRIQUE

Linda Cardinal, Anne Gilbert et Lucie Hotte
Université d'Ottawa

C'EST N'EST QU'AU DÉBUT DU XIX^e SIÈCLE que viennent s'établir les premiers Européens au confluent des rivières des Outaouais, Gatineau et Rideau, dans ce qui fut jusque-là un établissement des Odawas, une nation algonquine. La guerre de 1812 ayant dévoilé la vulnérabilité des convois qui empruntent le Saint-Laurent, le gouvernement canadien décide de construire un canal – connu aujourd'hui sous le nom de Rideau – afin d'offrir *une* route de rechange. Dès lors, la future ville d'Ottawa commence à se développer. Le lieutenant-colonel John By, chargé des travaux, y fait construire un hôpital ainsi que plusieurs casernes militaires sur la colline boisée surplombant le canal. Il désigne également deux emplacements devant recevoir les futurs colons, l'un à l'ouest de la colline, la Haute-Ville, et l'autre à l'est de l'entrée du futur canal, la Basse-Ville. Bytown compte, en 1828, près de 1 000 habitants. C'est l'industrie forestière qui permet à la ville de prendre réellement son essor dans les décennies suivantes.

Bytown prend le nom d'Ottawa en 1855, afin que sa candidature au titre de capitale canadienne soit plus éloquente. La ville est choisie deux ans plus tard comme capitale de la Province du Canada par la reine Victoria, qui résout ainsi un conflit opposant Montréal, Toronto, Québec et Kingston. La colline surplombant la rivière offre un emplacement idéal pour la construction du siège du gouvernement, un atout qui contrebalance l'éloignement et le caractère rural d'Ottawa à l'époque. Le développement futur de la ville se fondera essentiellement sur cette fonction « capitale » qui lui donnera son caractère unique. Fort curieusement, ce rôle ne figure nulle part dans ses statuts, et Ottawa, comme toutes les autres villes du pays, est soumise à l'autorité du gouvernement provincial. Hormis la Commission de la capitale nationale (CCN), créée en 1959 par

le Parlement canadien pour planifier les usages du territoire de la région mais qui n'a guère de pouvoir dans les faits, aucune structure n'existe pour gérer les dossiers d'envergure métropolitaine avec Gatineau, située sur l'autre rive de la rivière des Outaouais, dont la destinée est irrémédiablement liée à celle d'Ottawa.

Aujourd'hui quatrième ville en importance au pays, Ottawa est née de la fusion en 2001 de la région d'Ottawa-Carleton et de ses onze municipalités locales. Se retrouvent désormais sous une même administration une grande ville, de petites agglomérations de banlieue et des localités rurales. Ottawa, qui compte aujourd'hui 883 391 habitants – la population de la région métropolitaine de recensement d'Ottawa-Gatineau s'établit, pour sa part, à 1 236 324 personnes –, est ainsi devenue une ville encore plus complexe.

Depuis ses débuts, les francophones sont partie prenante de l'édification de la ville. Au tournant du xx^e siècle, la fonction de capitale, notamment, attire à Ottawa une élite canadienne-française laïque et cléricale qui, en s'ajoutant à une classe ouvrière déjà présente dans l'industrie forestière, entre autres, contribuera graduellement à faire de la ville l'un des trois principaux centres intellectuels, culturels et institutionnels du Canada français, avec Québec et Montréal. Ottawa devient ainsi un lieu de vie pour de nombreux politiciens, fonctionnaires, traducteurs et journalistes. Plusieurs écrivains font aussi partie de cette élite et contribuent au développement de la vie sociale, culturelle, théâtrale et littéraire francophone – mais aussi anglophone – de la nouvelle capitale.

Ottawa, lieu de vie français, c'est à cette thématique que ce numéro de *Francophonies d'Amérique* est consacré. Les textes sont issus du Chantier Ottawa¹, un vaste projet logé au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa et destiné à mieux connaître cette capitale de la vie française au pays, sa population, ses institutions, ses réalisations, ses ambitions, notamment depuis les années 1960. C'est sur ce lieu de vie français, dont ils cherchent, à l'instar du Chantier, à construire la mémoire, que portent les textes réunis ici².

¹ Projet collaboratif et interdisciplinaire, financé par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) que nous remercions de son soutien. Pour plus de détails, voir le site Web du CRCCF : <http://www.crccf.uottawa.ca>.

² Ces textes sont issus de communications livrées au colloque *Penser la ville : Ottawa, lieu de vie français*, organisé par le CRCCF, en novembre 2011.

En effet, le lieu permet la mémoire. Il rappelle les événements qui ont ponctué l'histoire de la communauté qui l'habite au fil du temps. Il évoque les acteurs qui y ont participé, les organisations dont ils ont été les chefs de file. Il raconte leurs hauts faits. Il rappelle aussi la vie quotidienne des familles qui y ont vécu, la destinée des institutions qu'elles ont érigées. Il rappelle aussi leurs productions culturelles. Le lieu cristallise ainsi les représentations de la communauté dans tous ces sites particuliers qui jalonnent son territoire et qui, à leur tour, peuvent devenir des lieux de remémoration et d'investissement symbolique importants dans le processus de communalisation du groupe. Comment ces lieux sont-ils choisis? Comment se construit leur valeur symbolique et politique? Quelle mémoire francophone peut-on construire à Ottawa? De quelles mémoires parlons-nous? Car elles sont nombreuses et en situation de tension les unes avec les autres. C'est ce que les études réunies dans ce numéro tenteront de faire ressortir. Par exemple, nous verrons que ces mémoires sont à la fois nationales et locales. Elles font ainsi appel à un certain nombre de récits fondateurs que plusieurs textes de ce numéro tentent de mettre au jour. Ainsi, comme le montrent Michel Bock et Serge Miville dans leur contribution sur l'Association canadienne-française de l'Ontario (ACFO), le discours national sera contesté de l'intérieur, notamment à partir des années 1960. L'ACFO sera remise en question par les jeunes, mais aussi par les associations membres régionales qui souhaitent aborder d'autres questions que les enjeux nationaux et linguistiques. Tous critiquent la mainmise de l'élite ottavienne sur l'orientation de la communauté franco-ontarienne, incluant les jeunes d'Ottawa qui la trouvent conservatrice et figée. Bock et Miville étudient ces affrontements au sein de l'ACFO et montrent combien ce moment de contestation a joué un rôle déterminant dans la possibilité d'unifier l'espace franco-ontarien. Rappelons que l'ACFO a déménagé à Toronto dans les années 1990 afin de s'éloigner de l'emprise de l'élite ottavienne. Or comment interpréter son retour à Ottawa en 2005? Faut-il y voir la reconnaissance qu'Ottawa serait bel et bien la capitale de l'Ontario français?

Il n'en demeure pas moins qu'on ne peut plus présumer que seule l'élite d'Ottawa donne le ton au discours franco-ontarien, pas plus que l'histoire des francophones d'Ottawa ne peut être réduite à celle de leurs organismes, fussent-ils aussi importants que l'ACFO. Hélène Beauchamp montre que cette élite, dont elle établit aussi la biographie grâce à un

travail d'ethnosociologie personnelle, a fait sa marque au sein de certains quartiers. Grâce à son histoire familiale, Beauchamp nous permet de voir comment son grand-père et son père ont façonné le quartier de la Basse-Ville, toujours identifié à la francophonie d'Ottawa, même s'il a été complètement transformé depuis les années 1960. En 1965, l'on assiste à l'inauguration du pont Macdonald-Cartier. Cet événement marquait le début d'une période de rénovation majeure de la Basse-Ville, qui en viendrait à perdre son âme ! Beauchamp montre bien comment la vie locale a été subordonnée au développement de la capitale fédérale. L'élite voyait son espace de rayonnement rétrécir au profit de la majorité anglophone. Certes, des Québécois francophones viendraient s'installer dans la région pour travailler dans la fonction publique fédérale et renforcer ses rangs, mais la francophonie d'Ottawa, qui jadis dirigeait l'Ontario français, selon les dissidents de l'ACFO, perdit une part importante de ses lieux et de sa mémoire au moment où le Canada s'apprêtait à adopter la loi sur les langues officielles.

Que reste-t-il des institutions locales de la francophonie d'Ottawa depuis cette époque ? Dans leur texte, E.-Martin Meunier et Jean-François Nault étudient le diocèse d'Ottawa de 1968 à nos jours. Symbole de la catholicité canadienne-française, ce diocèse constitue une institution majeure, puisqu'il s'étend sur un vaste territoire qui va de Lanark Highlands à Hawkesbury Est. En 2011, Ottawa comprend une majorité de catholiques, soit 46 % de la population comparativement à 34 % pour l'Ontario. La catholicité chez les francophones d'Ottawa semble stable, mais Meunier et Nault montrent que le milieu catholique s'anglicise et se diversifie culturellement par l'accueil de nouveaux croyants venus des milieux de l'immigration. Les francophones, pour leur part, sont moins pratiquants. Ils semblent participer d'un phénomène similaire à ce que Meunier et Nault ont observé au Québec, soit celui d'une religion catholique de plus en plus identitaire et culturelle.

Pour leur part, Linda Cardinal et Anne Mévellec dressent un portrait d'une autre institution importante pour les francophones, mais où ils sont très minoritaires, soit le gouvernement municipal. En plus de proposer un portrait statistique des élus francophones et francophiles à la Ville d'Ottawa, elles procèdent à une typologie des quartiers où résident les francophones. Ainsi, en 2011, les données montrent qu'ils sont concentrés dans cinq quartiers, où les élus municipaux sont appelés à

représenter 30 % et plus de francophones et au premier rang desquels se trouve le quartier de Cumberland comprenant 37,2 % de francophones, suivi des quartiers Rideau-Vanier (34,7 %), Innes (31,8 %), Rideau-Rockliffe (31,5 %) et Orléans (30 %). Ces quartiers sont concentrés dans l'est de la ville, où les francophones ont été historiquement plus nombreux, bien qu'ils n'aient pas toujours fait partie d'Ottawa, si l'on pense à Orléans ou à Vanier. Ils sont cependant devenus, depuis la fusion de 2001, de nouveaux lieux d'investissement de la mémoire française d'Ottawa en ce qui a trait au politique. L'attention qu'ils ont reçue lors des récents États généraux de la francophonie d'Ottawa, tenus en juin 2012, en témoigne.

Comment les écrivains et les dramaturges voient-ils ces bouleversements? Ariane Brun del Re dresse deux portraits de la ville qui s'opposent radicalement, celui de Daniel Poliquin dans *Côte de Sable* et celui de Michel Ouellette dans *King Edward*. Poliquin, auteur de neuf romans et recueils de nouvelles mettant Ottawa en scène, fait de la ville un milieu de transition, notamment pour les étudiants et les diplomates, mais aussi un lieu d'expression de l'interculturalité. Ses personnages vivent dans une sorte de micro-cosmopolitisme, bien qu'ils aient comme espace commun le parc Strathcona. Pour sa part, Ouellette veut recréer la ville d'Ottawa, notamment la Basse-Ville comme un espace francophone, mais celui-ci n'est plus. Selon Brun del Re, Ouellette tente en vain de se représenter la ville, qui lui échappe continuellement. Les personnages de Ouellette fréquentent donc les mêmes rues que ceux de Poliquin, mais leur état d'esprit n'est pas le même.

Dans son article sur le rôle de la frontière entre Ottawa et Gatineau dans la construction de l'identité franco-ontarienne, Anne Gilbert analyse le rapport paradoxal qui unit les populations franco-ontarienne et québécoises qui, en dépit de leur proximité géographique, ne se sentent aucunement liées. Gilbert, qui a donné la parole à des francophones d'Ottawa dans le cadre de groupes de discussion, montre bien comment la frontière influence l'identité des Franco-Ontariens d'Ottawa. On voit que les préjugés envers les Québécois marquent encore fortement la représentation que ces personnes ont de leur identité. Que l'on soit d'un côté ou de l'autre de la rivière des Outaouais, le malaise que l'on ressent en présence de Québécois est grand. Les Québécois semblent être devenus pour les Franco-Ontariens ce que les Français ont été pour les

premiers, soit des boucs émissaires que l'on aime détester, mais dont on souhaite ardemment la reconnaissance.

Ensemble, les différents textes publiés dans ce numéro permettent de voir qu'Ottawa détient un statut particulier dans l'imaginaire franco-ontarien. Capitale contestée durant cette période de turbulence que furent les années 1960 et 1970, Ottawa s'est vue progressivement réhabilitée dans l'imaginaire collectif grâce à la force d'attraction qu'elle exerce sur une partie importante de la population franco-ontarienne. Elle attire des centaines de migrants annuellement non seulement des quatre coins de l'Ontario, mais aussi du Québec, de l'Acadie et de l'ouest du pays, sans compter l'immigration internationale francophone dont Ottawa est devenu un foyer important. Cette population francophone diversifiée désire perdurer et se doter d'institutions sociales, éducatives et culturelles dont le rayonnement dépassera les frontières de la ville. Ainsi, les domaines national et social ne peuvent être dissociés, malgré les tensions qui caractérisent leurs relations. Se poursuit par ailleurs le mouvement de va-et-vient entre le local, le national, voire l'international, qui a marqué l'histoire d'Ottawa, lieu de vie français. Les littéraires et les artistes ont été les premiers à l'immortaliser dans les œuvres qu'ils ont consacrées à cette ville. Les autres disciplines ont commencé à emboîter le pas, comme en témoignent les contributions à ce numéro de *Francophonies d'Amérique* et l'ensemble du Chantier Ottawa.